

La déesse des mouches à feu Ils sont où, les p'tits bums?

Maxime Labrecque

Numéro 325, janvier 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95636ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labrecque, M. (2021). La déesse des mouches à feu : ils sont où, les p'tits bums? *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 24–24.



LA DÉSSE DES MOUCHES À FEU

ILS SONT OÙ, LES P'TITS BUMS ?

MAXIME LABRECQUE

Un terrain vague, une cabane en forêt, de la drogue, Chuck Berry, un premier amour, David Bowie, de la drogue, un deuxième amour, des pylônes, des baffes, de la drogue.

La déesse des mouches à feu, l'adaptation cinématographique du roman de Geneviève Peterson par Anaïs Barbeau-Lavalette, était attendue par plusieurs. D'une part parce que le roman avait connu un certain succès; c'était donc un choix mercantile naturel. D'autre part parce que la réalisatrice a l'habitude de proposer des œuvres fortes, au premier rang desquelles se retrouve *Le ring* (2007). Tâchons cependant de fuir le spectre de l'œuvre originale afin d'explorer la proposition cinématographique de Barbeau-Lavalette. L'idée n'est donc pas d'évaluer ce que le film a fait de mieux ou de moins bien que le roman; cette entreprise serait vaine. Résituons-nous : le film s'est promené dans plusieurs festivals avant de sortir en salle à Montréal à l'automne 2020, quelques semaines avant la fermeture des cinémas en octobre en raison de la 2^e vague de COVID-19. Malgré cela, le film a su attirer les gens en salle avant le confinement et son parcours se poursuivra vraisemblablement.

Les fleurs, d'abord. Dans son premier grand rôle, la jeune Kelly Depeault, qui incarne Catherine, est phénoménale. Ici, le choix de *casting* est juste et surprenant. Rarement a-t-on assisté à une transformation aussi marquante, à un passage de l'enfance à la maturité aussi rapide et frappant. Car, par la force des choses, Catherine

devient une femme, rapidement. Si le changement se remarque légèrement sur le visage de la jeune femme, c'est véritablement son attitude, sa posture et sa nonchalance nouvelle qui modifient du tout au tout la perception que l'on a de ce personnage. En réalité, on peine à reconnaître l'actrice à la fin du film, bien que celle-ci n'ait pas physiquement réellement changé. Il s'agit là d'une direction d'acteur réussie et d'une performance remarquable. Catherine découvre l'amour, la violence, la drogue. Elle découvre que ses parents sont faillibles, que son père essaie d'acheter son amour alors que sa mère est prompte à la colère et à la jalousie. Caroline Néron, dans le rôle de la mère, effectue un retour à l'écran surprenant mais fort appréciable. Dans ce film d'ado qui transpire l'esthétique des années 1990, on ne retrouve pas exactement les clichés de la plupart des films pour adolescents qui, souvent, sont de pâles imitations des comédies américaines ou sombrent dans la formule du téléroman mélodramatique. Ici, dans l'ensemble, le ton est juste. Les scènes d'amour sont représentées de manière audacieuse et crue – la branlette ostentatoire – et évitent plusieurs écueils qu'une mise en scène filtrée idéalisant le moment aurait pu entraîner. Catherine passe de Kurt Cobain à David Bowie lors d'un été en région où sa dépendance à la drogue lui permet de fuir ses problèmes, pour un temps, avant le dur retour à la réalité. Même si le film emprunte une spirale descendante, on ne sombre pas en plein *Requiem for a Dream* (Darren Aronofsky, 2000).

De très belles trouvailles de mise en scène parsèment cette œuvre avec, au premier rang, le travail sur le son. Ponctuellement, les vrombissements des lignes à haute tension assourdissent, hypnotisent. Les sons aquatiques, lorsque Catherine est sous l'influence de substances, nous font quant à eux plonger dans cet espace-temps à part, où les bruits de l'extérieur sont assourdis, enfin. C'est aussi sous cette masse d'eau métaphorique que crie Catherine pour expulser toute sa rage. Ce travail sonore, couplé aux mouvements de caméra savamment étudiés, propose de multiples atmosphères différentes qui contribuent également à l'évolution du personnage principal.

Le pot? On peut se questionner sur l'aspect vaguement moralisateur du film, sur le regard qu'il pose sur une jeunesse en perte et sur le rôle des parents qui consiste à ramener leurs enfants sur le droit chemin. Certes, ce léger manque de subtilité se trouvait sans doute dans le matériau de base – le roman source – et même si l'histoire possède un côté très personnel, celle-ci ne sort pas non plus entièrement des sentiers battus. Cela dit, la réalisation est très bien maîtrisée et sensible. Chose certaine, la réalisatrice laisse beaucoup de place à ses comédiens, qui semblent livrer le meilleur d'eux-mêmes, que ce soit dans les scènes de ménage emportées, dans un party en forêt ou simplement en se frayant un chemin dans la jungle que représente l'adolescence.

Mais la drogue c'est non, les jeunes, OK? ▲